

## ROYAUME

Voilà longtemps que je vis près d'elle, cette compagne impénétrable et sombre. Combien de fois m'y suis-je perdue ou y cru m'y perdre. J'y plonge depuis mon enfance comme dans une eau sombre.

C'est vers 8 ans que nous avons fait connaissance. Que de fois pourtant, je m'y étais promenée, accompagnée d'un adulte bienveillant, m'ouvrant la route, traçant le chemin, je gambadais, courais, insouciant, cueillant champignons, myrtilles, me recroquevillant sans faire le moindre bruit pour voir passer un cerf, une biche, me cachant derrière un petit talus pour éviter un sanglier détalant.

Cette fois j'étais seule...Au-delà de l'immense pré qui prolonge notre jardin, elle est là. Une sorte de rideau noir. L'envie de fuir, d'échapper à la surveillance gagnait sur la terreur qu'elle m'inspirait. Elle m'attirait même, aspirant mes craintes enfouies, à la première enjambée que je fis vers elle.

Un pas après l'autre, avec précaution j'avais. Ne pas perdre de vue sa lisière...

Petit à petit, la lumière se fit plus rare. La pénombre m'obligea à ralentir encore mon pas, à le rendre plus précautionneux, le tapis de mousse adoucissait son bruit et provoquait, dans le même temps une instabilité, tel un funambule sur son fil et l'impression étrange d'avancer sur du coton duveteux. Je jetais régulièrement de petits coups d'œil vers la lumière comme si cet autre monde m'appelait, cherchait à me retenir. Mais cette forêt compacte de troncs rectilignes faisait de moi une captive bien volontaire. A chaque franchissement de ces longues tiges sombres touchant presque le ciel, j'avais l'impression que chacune se rapprochait, comme pour me garder en leur sein, m'invitant à demeurer parmi elles.

Prenant confiance, mes pas s'allongèrent. J'effleurais les arbres, m'arrêtais parfois, fermais les yeux et touchais leurs fines écorces, m'adossais. J'avais alors l'étrange sensation de sentir comme des battements de cœur, cogner régulièrement dans mon dos.

La faible pente, passée inaperçue à mes jeunes jambes, laissa place à une plus abrupte. L'habitude des promenades sans fin, des courses folles, de journées entières passées au grand air m'avait donné une constitution robuste de sauvageonne, bien que grande et fine. J'étais tout en muscle, souple, rapide, comme un petit animal et je me mis même à courir à petites foulées, cherchant à vaincre ce terrain parsemé, en avançant dans la montée, de petites roches roses. Celles-ci devinrent des rochers, la terre alentour, tel du sang dilué, était humide. Les arbres semblaient s'être écartés afin de laisser de la place à ces amas rocheux ; cohabitation harmonieuse.

Quelques rayons de soleil filtraient, recouvrant ces rocs de milliers de petits diamants, donnant aux troncs noirs des couleurs de terre chaude aux multiples nuances et faisant paraître encore plus rouge cette terre. Je m'allongeais sur le sol, y plaquais mes mains, chaque petite phalange de mes doigts, pour y laisser une trace et qu'elle me laisse la sienne. Une sorte d'échange.

Dans le même temps, j'ouvrai grand les yeux, guettant les petites touches de bleu que la cime de ces arbres majestueux acceptait de me dévoiler.

De nature sociable, j'aimais cependant me retrouver seule. Entourée de cette nature familière et pure que d'aucuns pourraient juger austère, rude. Je me sentais en compagnie. A y bien regarder et surtout écouter, la vie m'entourait, mille bruits y résonnaient. Toujours au sol, il me semblait entendre les petits insectes se déplacer faisant bouger brindilles et épines, les chants d'oiseaux envahissaient aussi la forêt. Quand on y prêtait attention ils étaient tous si différents. Et puis, il y avait cette agitation sonore, comme des chuchotements, des murmures, des grondements, des hurlements étouffés. Je ne savais d'où venaient tous ces sons ; les animaux, le vent...mais rien d'humain.

Ressourcée je repris ma marche, grimpant sur les rochers, tournant autour des maigres troncs en une danse exubérante dont moi seule connaissais le sens : échapper à un poursuivant imaginaire, éviter les flammes d'un dragon, ou courir après d'inatteignables chimères. Je découvris finalement une sorte de clairière alternant des zones de broussailles sèches et d'autres pelées, couvertes de lichens. Elle formait presque un cercle parfait, un îlot de diversité, un espace où l'on pouvait reprendre son souffle, baigné d'une franche lumière. Les arbres qui l'encerclaient paraissaient plus hauts, plus robustes. Leurs écorces particulièrement ridées leur conféraient un air d'ainés protecteurs. Je ne sais pourquoi mais j'associais cette perfection à une intervention divine. Se pouvait-il qu'un dieu de la forêt existât ? J'avais déjà entendu des histoires sur Zeus, Poséidon, Hermès. Le ciel, la mer, le vent avaient leurs divinités pourquoi pas la forêt ? Se pouvait-il que tous ces arbres qui la composent aient été vivants, pouvant se déplacer. Des racines pour pieds, certaines affleuraient le sol, comme prêtes à en sortir pour reprendre vie. Des branches et rameaux pour bras et doigts, capables d'attraper, de cueillir et pourquoi pas de se tenir la main pour une ronde champêtre. Le haut du tronc pour tête et les cicatrices sur leur peau dure laissée par les becs des oiseaux ou les usures du temps, pouvaient bien figurer les yeux, le nez, la bouche et les oreilles, comme des ouïes de poissons.

S'ils avaient une bouche, ils pouvaient bien parler alors. Sûrement pas avec des mots humains, ou peut-être que si, mais d'une voix caverneuse, rauque, venant de leurs rigides entrailles. Cette clairière, protégée des regards, constituait un repaire idéal, une sorte de nid géant propice au repos d'un dieu. Un bruit d'épines froissées se rapprochait, s'amplifiait, tel des roulements de tambour réguliers. Loin d'être effrayée, je regardais de tous côtés, prête à voir surgir quelques animaux fantastiques. Une harde de biches et de cerfs s'approchât, marquant un temps d'arrêt, me dévisageant pour s'assurer, sans doute, que je ne venais pas troubler l'aire de repos de leur maître aimé, régnant sur la forêt. Une enfant. Ils avaient rapidement constaté, qu'innocente, je ne présentais aucun danger, ne portais aucun stigmate de malveillance. Rassurés, ils étaient repartis, lentement d'abord, puis avaient accéléré l'allure, disparaissant bientôt de ma vue, mais laissant derrière eux une forte odeur un peu musquée que le vent portait à mes narines.

De chez moi, je voyais les ruines d'un château et m'y étais rendu assez souvent en famille. Je me dis que, peut-être, celui-ci était la résidence de ce dieu sylvestre. Je le pensais géant, puissant, capable de prendre n'importe quelle forme pour se dissimuler des hommes, les tromper. Il ne devait craindre ni froid, ni pluie, ni neige. Sans doute rejoignait-il sa forteresse moyenâgeuse à la nuit tombée pour éviter toute rencontre humaine. Ainsi décidai-je de poursuivre mon ascension, je me presserai pour arriver avec le crépuscule.

J'avais perdu toute notion de temps mais j'éprouvais soudainement, à l'idée de ces kilomètres à parcourir encore, une furieuse sensation de soif et de faim. Mon petit sac à dos rempli à la hâte contenait une gourde d'eau, quelques biscuits secs, de tendres bouts de pain et de fromage ainsi qu'un blouson de coton. Habitée des randonnées familiales nous ne partions jamais sans quelques bricoles à grignoter, à boire, des boîtes ou sacs que nous remplissions au fil de nos promenades, de baies variées, de champignons, de fleurs des bois. De notre balade de dimanche restaient quelques myrtilles dans mon petit écrin. Sur une pierre plate j'installais une partie de mon frugal encas. Je pris soin d'essuyer les myrtilles une à une me souvenant des recommandations parentales. Les renards pouvaient laisser quelques traces de bave sur ces fruits, transmettant alors la rage aux humains, ainsi châtiés d'avoir pris les ressources forestières.

Après avoir rangé mes affaires avec soin, je repris, pleine de vigueur, ma montée vers les ruines de grès bigarré. Dans cette épaisse forêt, je n'avais encore pas vu trace humaine et fus donc surprise d'entendre des voix. Je me figeais. Quelques randonneurs énergiques, redescendaient vers la vallée avant la nuit, empruntant un chemin forestier assez large. Immédiatement, je me jetais au sol, afin qu'ils ne puissent me voir, maudissant ces bipèdes de venir envahir mon monde. Des intrus. Je mis mes mains sur mes oreilles, ne souhaitant pas entendre leurs échanges de peur qu'ils ne fassent disparaître la magie dans laquelle m'avait plongée la compagnie des arbres. Je fermais les yeux comme le font souvent les jeunes enfants, pensant ainsi ne pas être vue. Je voulais garder en moi, égoïstement, cette représentation grandiose de la nature. Tous ces arbres et leur monotonie rassurante, apaisante, rapprochés comme pour se protéger, sages de pouvoir cohabiter depuis des siècles, les taches de couleur rougeâtre des rochers, les bruits, les animaux croisés, les odeurs enivrantes de terre humide... Tout ceci était à moi. J'avais réussi à me fondre dans cette nature, augmentant encore mon sentiment d'appartenir à ce monde sylvestre.

Une fois le danger passé, les humains, retournés dans le monde des hommes, je poursuivis ma route. Je grimpais vaillamment, touchant pas après pas les fiers sapins, prenant à chaque caresse que je leur prodiguais, un peu de leur énergie. Le reste du chemin, pourtant escarpé, sembla passer en un éclair.

Il ne faisait pas encore nuit lorsque j'atteignis la forteresse. Je cherchai un petit coin abrité pour déposer mes affaires et m'installer afin de guetter le roi de la forêt. Mais d'abord, explorer.

Ici, la nature avait repris ses droits, envahissant murs, coursives, tours et donjon. Malgré tout, la forteresse résistait. Fière et forte, elle menait un combat, perdu d'avance certes, mais tenait bon, tenace. N'est-ce pas pour cela qu'elle avait été bâtie ? Maintenant, l'ombre d'elle-même, elle avait fait front au cours des siècles, repoussant des ennemis nombreux, tous plus vaillants les uns que les autres, brutaux, vindicatifs, prestes à porter les coups. La forêt, elle, prenait son temps, en douceur, l'air de rien, patiente. Une petite pousse par ci, une autre par là. On n'y prenait même pas garde. Au fil des années, l'arbre gagnait en force, croissait et puis de nombreux autres suivaient. Branches et feuillages ornaient presque chaque pierre en un enchevêtrement harmonieux, tel des guirlandes. Curieusement, la forêt détruisait, donnant dans le même temps, un éclat tout particulier aux ruines, refusant de capituler. Une sorte d'union infernale.

Montée aussi haut que possible sur les restes du donjon brinquebalant, je dominais. Une vue à couper le souffle ! Je tournais sur moi-même. Où que porte mon regard, il n'y avait que verdure. Une mer d'un vert profond, aux courbes sensuelles, suivant le relief vallonné, quelques infimes nuances que le soleil couchant accentuait de ces frôlements. Cet océan végétal m'enveloppait. Je fus traversée de frissons, émue par ce spectacle intense et non par la crainte de ma solitude nocturne. Du haut de mon perchoir, j'aurais presque pu me jeter dans les bras de ces arbres innombrables, sûre d'être rattrapée, m'installant même dans ce nuage de nature apaisant et calme.

Je descendis avec précaution, regagnant ma tanière, tel un petit animal cherchant refuge pour la nuit. Quelques bouts de pain et fromage feraient l'affaire. Excitée à l'idée de rencontrer le dieu de la forêt, je n'éprouvais aucune sensation de faim ou de soif. Confortablement installée, je calais ma tête contre mon blouson, roulé en boule. L'attente commençait, attentive au moindre bruit. La nuit était assez claire, mais le contour des arbres, des ruines, s'estompaient, sans disparaître totalement. Mes yeux me piquaient, mes paupières s'alourdissaient, je sombrai dans une douce torpeur, entrant dans un monde de gnomes, de lutins, d'ogres, de loups, habitants de la forêt, mais toujours, les arbres bienveillants veillaient sur moi.

Les premiers rayons du soleil vinrent chatouiller mon visage refroidi par la nuit fraîche. Si proche du but, je m'étais endormie et m'en voulais terriblement de n'avoir pu résister à cette maudite fatigue. Je l'avais manqué ! La lumière matinale conférait au sous-bois un air magique comme si tant de choses s'étaient passées durant la nuit. Sans moi. Le mystère demeurait. Cependant, j'étais sûre que je reviendrai, plus grande, plus forte.

Alors, je résisterai et pourrai ainsi savoir.

*CB (Avril 2020)*